

# Aurore : anecdote historique

Autor(en): **Régnal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 33

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190522>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

taines carrières, qui deviendra un facteur indirect mais sûr de l'épuration des mœurs. Un philosophe distingué, dont Lausanne s'honore, disait cela naguère dans un de ces respectables congrès internationaux en faveur du relèvement moral. De plus, il revendiquait l'égalité des salaires pour les deux sexes, en faisant valoir la conscience et l'esprit de suite que les femmes apportent dans les emplois administratifs.

Maintenant nous devons un avertissement aux dames qui se proposent d'embrasser une de ces professions où elles auront à fournir beaucoup plus d'esprit que de cœur, plus de logique que de bonté. Leur intelligence se masculinisant dans une synthèse habituelle, leurs grâces féminines, leurs manières candides s'évaporeront peu à peu à leur insu, et leurs chances de mariage en seront compromises.

Il y peu ou pas d'exemple de tendre attachement ou de sentiments idéalisés nés sur les bancs de l'auditoire de droit civil ou dans l'amphithéâtre de dissection entre étudiant et étudiante.

De plus, j'avertis les femmes-médecins, que malgré leur louable modestie de ne traiter que des représentants de leur sexe, elles auront plus d'une déception en constatant que la plupart des dames préfèrent confier le secret de leurs maux à un docteur plutôt qu'à la doctoresse la plus distinguée. Espérons cependant que le temps viendra où cette injustice qui atteint la discrétion du sexe féminin, disparaîtra avec d'autres préjugés.

Mais, s'il ne reste plus à prouver que les facultés cérébrales féminines ne sont en rien inférieures aux masculines, nous n'irons pourtant pas jusqu'à en inférer que la femme savante sera aussi heureuse que l'humble et aimante mère de famille, ou que la plus dévouée des tantes ou des sœurs aînées.

Quoi qu'il en soit, mesdames, préférez toujours une vie de travail dans quelque domaine que ce soit, à l'existence souvent désœuvrée, égoïste et inutile de la femme du monde, ou de la vieille fille d'écue ou aigrie.

Sophie TROTTEVILLE.

## A U R O R E

Anecdote historique.

— Capitaine Dupin !... appela Murat, qui, dans une des plus belles salles du palais du prince de la paix, à Madrid, était occupé à rédiger des écritures militaires.

Comme nul ne répondit, Murat, — le prince, comme on l'appelait depuis son récent anoblissement, — leva la tête, parcourut du regard le groupe d'officiers qui, à quelques pas de lui, attendaient ses ordres ; et n'apercevant pas parmi eux celui qu'il désirait, répéta avec irritation :

— Eh bien, il n'est pas là, le capitaine Dupin ?

Alors, ainsi qu'un objet passe de main en main lorsqu'on fait la chaîne, le nom de l'aide-de-camp, volant de bouche en bouche, de pièce en pièce à travers la vaste demeure dont toutes les portes étaient ouvertes, à cause de la température si chaude du mois de mai en Espagne, — s'en alla chercher l'absent.

C'est que Murat ne plaisantait pas avec les négligences !... Il s'était remis à écrire en silence, consentant sans doute à attendre quelques minutes ; mais le rap-

prochement de ses sourcils par un pli de son front indiquait sa mauvaise humeur.

Ceci se passait en 1808, alors que l'envoyé de Napoléon, facilement entré dans Madrid, grâce aux troubles du royaume, attendait la suite des événements, avec la secrète espérance d'être nommé roi du pays conquis, et ne se doutant guère que, sans la main de son maître, il n'était qu'un pion laissé là, sur une des cases de l'échiquier européen, pour garder la place à Joseph, frère de l'empereur.

Bientôt on vit accourir, grâce à l'obligeant appel des camarades, l'officier coupable, un charmant jeune homme d'environ vingt-huit ans, très aimé, excellent militaire, mais qui cependant depuis une semaine à peu près semblait inquiet, troublé... — tout différent en un mot de ce qu'il était habituellement.

— Où étiez-vous donc, capitaine ?... fit le prince avec sévérité en le voyant arriver ému et légèrement essouffé.

— Dans le palais, maréchal.

— Cela ne suffit pas. Il faut être ici, près de moi. Du reste, depuis quelques jours, je vous observe... Vous êtes tout changé. Votre entrain est parti ; vous avez des distractions extraordinaires... que se passe-t-il donc ?

— Rien, maréchal, je vous assure.

— Si. Vous n'avez plus la tête à vous.

— Excusez-moi !... C'est vrai... J'ai quelques inquiétudes... des raisons de famille...

— Et ces raisons de famille habitent sous les toits du palais, paraît-il ?... — car on vous a rencontré là-haut, vous glissant furtivement dans les corridors... Je n'aime pas les mystères, capitaine, entendez-vous ?...

Le pauvre officier rougit, pâlit. Puis, effrayé du ton de plus en plus sévère de son chef, craignant quelque soupçon plus grave encore que la vérité, il se décida à l'avoué :

— J'ai mon enfant... un enfant de quatre ans... avec moi... — balbutia-t-il en baissant la tête.

Le prince s'emporta : — Un enfant de cet âge !... Pourquoi pas un nourrisson, tout de suite ?... Un marmot à la guerre, quand d'un instant à l'autre une insurrection pourrait éclater contre les Français.

— S'il le faut, je le renverrai, murmura tristement le jeune homme.

— Eh ! non... Gardez-le, puisqu'il y est. On ne peut pas le renvoyer à travers un pays prêt à se soulever... Qu'il reste ! Mais que je ne le voie jamais, entendez-vous !... Et que sa présence ne soit pas cause de la plus légère infraction à vos devoirs... Cela serait joli ! Elle irait bien la discipline si chacun de nous trimbalait sa progéniture en campagne !

Furieux, Murat tourna le dos, laissant le capitaine fort ému. — C'est qu'il n'avait pas tout dit, Maurice Dupin ! Non seulement il cachait là-haut l'enfant, mais aussi la mère ! — Une pauvre femme arrivée de France, ayant risqué mille dangers, souffert mille morts au cours d'un voyage en voiture dont la durée avait été d'un mois, sous un ciel brûlant, sur une terre ennemie. Mais elle avait voulu à tout prix revoir, embrasser son époux, car elle allait bientôt donner le jour à un second enfant et n'avait pu résister au désir fou de cette réunion. — « Songe donc, si je mourais loin de toi ! » — avait-elle dit avec la terreur irraisonnée d'une pauvre créature à la veille d'une crise dans laquelle elle pouvait succomber.

Le jeune mari ne s'était pas senti la force de la repousser. Il l'avait installée au troisième étage du palais, — la place ne manquait pas, — et depuis il vivait dans les trances, à cause de Murat.

Une semaine s'écoula après l'explication. Le prince ne parlait plus de rien.

Il demeurerait cependant sec dans ses ordres, — signe que son mécontentement n'était pas encore dissipé. —

Mais un beau matin, sous l'influence d'on ne sait quelle bonne humeur, il s'avise tout à coup de demander à son aide-de-camp :

— Eh bien, et cet enfant ?... Est-ce qu'on ne peut pas le voir ?...

— Mais si, maréchal... Je vais le chercher, si vous le désirez.

Peu d'instant après, le jeune père amenait un amour de petit militaire en grand uniforme de parade. Un sabre mignon battait ses petites jambes enfermées dans des bottes de marocain rouge éperonnées d'or, et sur ses épaules la pelisse garnie de fourrure à la hongroise complétait le riche costume des armées d'alors.

Le capitaine, prévoyant que tôt ou tard, par accident ou volontairement, le prince verrait l'enfant, avait imaginé de faire porter à celui-ci la tenue la plus capable de flatter son supérieur.

Le gamin, en effet, n'eut qu'à paraître fier et crâne, gentil à croquer sous cet équipement, pour conquérir le chef redouté. Le maréchal le prit à cheval sur un de ses genoux, l'appela « mon gaillard » et lui fit de glorieuses promesses pour l'avenir.

Quand tu seras grand, je t'attacherai à ma personne. Tu te battras à mes côtés.

— Oui, prince Fanfarinet, répondit avec chaleur le futur aide de camp.

Mais Murat s'était rembruni. *Prince Fanfarinet ?*... serait-ce par hasard un sobriquet rapporté par cette bouche innocente ?

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi ? demanda-t-il.

— Parce que, dans les contes de fées, le prince Fanfarinet est le plus beau de tous... et que vous lui ressemblez.

— Ah ! ah !... Alors je suis très flatté !... Et toi, comment te nomme-t-on ?

— Aurore.

— La princesse Aurore ?... Encore un nom des contes de fées... Un petit garçon ne s'appelle pas comme cela.

— Mais je ne suis pas un petit garçon !... Je suis une petite fille déguisée... Demandez à maman !...

Alors, malgré les signes désespérés du papa et à la grande joie de Murat, très amusé, la fillette avec toute l'espièglerie et la naïveté de son âge, raconta qu'elle était venue de Paris dans une grande voiture, qu'on avait rencontré des ours dans les Pyrénées et puis aussi la reine qui se sauvait... Et encore qu'on avait eu bien peur dans une auberge où l'aubergiste tuait des porcs, parce qu'elle et sa maman avaient cru qu'on assassinait les gens... A présent, elles demeuraient là-haut, dans un bel appartement avec de la soie sur les murs, de l'or partout, mais de très vilains tableaux. Par exemple, elle aimait beaucoup une grande glace dans laquelle elle se voyait tout entière, et aussi des joujoux ; — les joujoux sans doute abandonnés par les Enfants en fuite.

— Capitaine, fit Murat, ravi de ce charmant verbiage, il ne vous reste plus qu'à me présenter à M<sup>me</sup> Dupin.

Je l'ai rencontrée en France déjà dans le monde. J'ai gardé de sa beauté et de sa grâce le meilleur souvenir... Quand on a une famille pareille, il n'est pas permis de la cacher. Quant à cette petite, ajouta-t-il en caressant la joue d'Aurore, elle est pleine d'esprit, elle raconte avec une imagination, un charme extraordinaires...

Je regrette mon petit officier d'ordonnance qui voulait si crânement suivre le prince Fanfarinet, mais je ne m'étonnerais pas beaucoup si la France retrouvait à la place une seconde M<sup>me</sup> de Staël.

Aurore Dupin, devenue M<sup>me</sup> Dudevant, devait être mieux encore, car ce fut notre grande GEORGE SAND.

GEORGES RÉGNAL

*L'Indépendant* de New-York publie une amusante fantaisie de l'humoriste Mark Twain, que nous reproduisons après quelques coupures, vu l'exiguité de notre feuille. Il s'agit d'une scène entre deux époux, au milieu de la nuit. L'époux, qui se nomme Mortimer, la raconte ainsi :

Je fus réveillé par le cri : Mortimer ! Mortimer ! et dès que je pus rassembler mes esprits, je m'écriai : Evangéline, c'est toi qui m'appelles ? Qu'y a-t-il ? où es-tu ?

— Je me suis enfermée dans le cabinet aux chaussures. N'as-tu pas honte de dormir pendant cet épouvantable orage ?

— Allons, calme-toi, ma poulette, reviens ici.

— Lève-toi à l'instant. Il me semble que ton devoir est de tenir à la vie, sinon pour toi, au moins pour ta femme et tes enfants. Tu sais qu'il n'y a pas un endroit plus dangereux qu'un lit pendant l'orage ; et tu restes là étendu simplement pour me contrarier.

— Mais, que diable : je n'y suis plus, dans le lit, je suis... (phrase interrompue par un éclair, suivi d'un petit cri d'épouvante poussé par madame, et par un violent coup de tonnerre.

— Là, tu vois, Mortimer, comment oses-tu jurer dans un pareil moment !

— Mais, je n'ai pas juré.

— Peut-on mentir ainsi. Tu sais pourtant qu'il n'y a pas de paratonnerre sur la maison et que ta femme et tes enfants n'ont absolument d'autre protection que celle de la Providence. Mais que fais-tu là ? Tu frottes une allumette ? Tu es donc fou ?

— Eh quel mal y a-t-il à cela ? Il fait ici noir comme dans un four.

— Eteins cette allumette tout de suite. Tu veux donc sacrifier nos existences ? Tu sais que rien n'attire la foudre comme la lumière (Ftz ! zing ! boum doboum boum boum !) Entends-tu ? tu vois ce que tu as fait !... Je suis sûre que la foudre est tombée quelque part !... Je crois vraiment que tu es debout devant la cheminée... Eloigne-t-en tout de suite. Un foyer ouvert est le meilleur conducteur de la foudre... Où vas-tu encore ?

— A la fenêtre.

— Pitié... as-tu perdu l'esprit ! Les enfants au biberon savent qu'il est mortel de se tenir près d'une fenêtre pendant l'orage. Ah ! je mourrai cette nuit ! Quel est ce bruit ?

— Je cherche mon pantalon.

— Vite, jette-le bien loin de toi. Je crois vraiment que tu te proposais de mettre tes habits ; cependant, tu sais que les étoffes de laine attirent la foudre. Mais ne chante donc pas. A quoi penses-tu donc !

— Où est le mal ?

— Mortimer, je t'ai dit cent fois qu'en chantant on cause des vibrations dans l'atmosphère qui interrompent le courant électrique..... Au nom du ciel, pourquoi ouvres-tu cette porte ?

— Que diable ! Il me semble que je puis bien ouvrir une porte ?

— C'est la mort ! tous ceux qui se sont occupés du sujet savent qu'en créant un courant d'air on invite l'entrée de la foudre ! Ah ! qu'il est affreux d'être